

HISTOIRE

« Nous avons été
longtemps insultés
sur Napoléon, il y en
a assez ! »

Trente-quatre ans après Jean Tulard, Thierry Lentz publie un colossal dictionnaire sur Napoléon (Perrin). Alors que le bicentenaire de la mort de l'Empereur approche, et les polémiques avec, nous les avons réunis.

*Propos recueillis par Florent Barraco
et François-Guillaume Lorrain*



Grognards. « Les livres d'histoire se font et se refont tous les vingt ans. On doit s'en réjouir », glisse Jean Tulard (à dr.) à Thierry Lentz (à g.).

Ils se sont rencontrés en 1988. Thierry Lentz avait 29 ans, et Jean Tulard faisait depuis longtemps les beaux jours du plateau d'*Apostrophes* avec ses ouvrages sur Napoléon. Il avait déjà dirigé un monumental *Dictionnaire Napoléon* auquel 220 spécialistes avaient collaboré. En 2020, à l'aube d'une année Napoléon – celle du

bicentenaire de sa mort, en 1821 – qui sera, si le Covid le veut bien, riche en événements, Thierry Lentz, directeur de la Fondation Napoléon depuis vingt ans, s'est attelé seul à la tâche herculéenne d'un nouveau *Dictionnaire* (Perrin) : une sorte de biographie en 300 entrées et 1 000 pages, claires, synthétiques, percutantes.

Des pages objectives, de référence, qui remettent les pendules à l'heure sur un Napoléon souvent déformé. On n'y évite pas les sujets qui fâchent, de l'esclavage aux exécutions du duc d'Enghien ou du libraire Palm en passant par les victimes des conflits ou la guerre totale. On y voyage beaucoup, de Venise à la Pologne en passant par Bayonne, on y apprend aussi beaucoup, en lisant les pages sur le suicide, les corps intermédiaires, les villes napoléoniennes (La Roche-sur-Yon et Pontivy), ou encore sur ce Gaudin qui fut son ministre des Finances pendant quatorze ans – un record ! On est parfois intrigué : pourquoi cette entrée sur l'homosexualité ou sur les loups ? Lentz dédie ce dictionnaire à Jean Tulard, membre de l'Institut depuis 1994. Il nous a semblé

naturel de faire dialoguer ces deux générations, les deux grands experts de celui que Lentz nomme « *le spécialiste des retours* » et dont Tulard pense qu'il est, malgré les polémiques, « *indestructible* ».



Le Point : Pourquoi un nouveau dictionnaire Napoléon, trente-quatre ans après l'ouvrage collectif dirigé par Jean Tulard ?

Thierry Lentz : Stendhal avait écrit qu'il faudrait reprendre Napoléon tous les

cinq ans. En trente-quatre ans, on n'écrit plus de la même manière, des archives ont été exploitées, des sujets, lancés par Jean Tulard, ont été explorés : l'administration, les ministres, les conspirations... Un travail considérable qui a gagné aussi d'autres domaines : l'histoire de l'art, du droit... Par ailleurs, de multiples institutions, dont la Fondation Napoléon et le Souvenir napoléonien, ont apporté leur pierre à l'édifice, localement, sur d'innombrables sujets.

Jean Tulard : Quand j'ai été nommé, en 1967, à la direction des études napoléoniennes de l'École pratique des hautes études afin de préparer le bicentenaire de sa naissance en 1969, il n'y avait à peu près rien. On naviguait entre des livres-réquisitoires contre Napoléon, qui empruntaient à de vieux pamphlets, et les ouvrages approximatifs d'André Castelot, émaillés d'anecdotes sans référence ou issues des Mémoires abracadabrantiques de la duchesse d'Abrantès. Il a fallu déblayer, c'est pourquoi j'ai commencé par la légende noire de Napoléon, avant de

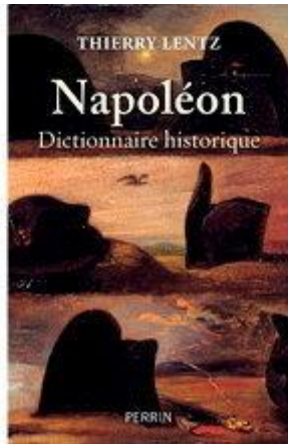
distinguer le vrai du faux dans les Mémoires de l'époque. Le dictionnaire collectif de 1986 était le bilan de ce travail, il n'avait pas l'unité de celui de Thierry Lentz. Ma seule utilité est d'avoir réveillé une histoire authentique de Napoléon. Les livres d'histoire se font et se refont tous les vingt ans. On doit s'en réjouir.

Quelle place occupe aujourd'hui Napoléon chez les élites et auprès de l'opinion publique ?

T. L. : Auprès du public, il suscite toujours l'enthousiasme. Dans les manuels, il a failli disparaître intégralement et on l'a réduit longtemps à trois images : le guerrier – un tableau de la bataille d'Eylau –, l'homme de l'esclavage et le délire de puissance, avec le faste du sacre. Le fait qu'il soit le fondateur de la France moderne a disparu et ne vient de réapparaître qu'avec les derniers programmes, lancés par Jean-Michel Blanquer et Souâd Ayada, qui redonnent toute sa place au XIX^e siècle. Je me souviens avoir vu passer un rapport adressé au Premier ministre Jean-Marc Ayrault qui conseillait de supprimer les grands hommes,

notamment parce que ce sont des mâles blancs hétérosexuels. Chez les politiques, on se méfie ; seuls Jean-François Copé ou Dominique de Villepin sont des napoléoniens déclarés, les autres vous expriment leur enthousiasme en privé mais lisent en cachette sous la couverture. Après, que l'État ne prenne pas en charge les commémorations est plutôt une bonne chose, on a vu parfois ce que cela a donné avec le centenaire de 1914-1918.

J. T. : Les hommes politiques ont peur de ne pas être en règle avec le conformisme ambiant. Napoléon est gênant pour trois raisons : on dit qu'il a trop fait la guerre, qu'il a fait couler le sang, ce qui aujourd'hui est très mal vu. On lui oppose aussi son mépris des femmes en renvoyant à la place mineure qu'il leur accorde dans le Code civil. Enfin, il est l'abominable restaurateur de l'esclavage dans les îles. Mais l'historien ne porte pas de jugement de valeur. Il n'a pas à qualifier ses personnages, il est là pour rappeler les faits.



« **Napoléon. Dictionnaire historique** », de Thierry Lentz (Perrin, 998 p., 29 €).

Quels sont-ils, justement, à propos de l’esclavage, puisque Napoléon pourrait être le prochain sur la liste des tagueurs et autres déboulonneurs ?

J. T. : Rappelons qu’en 1799 Bonaparte ne revient pas, dans les Antilles, sur l’abolition décrétée par la Convention en 1794. Mais la Martinique était tombée aux mains des Anglais, qui, eux, y avaient maintenu l’esclavage. Lorsque la France récupère la Martinique en 1802, après la paix d’Amiens, elle unifie la situation en rétablissant l’esclavage à la Guadeloupe et à Saint-Domingue. Non pas par idéologie, non pas par racisme – Napoléon est un lecteur enthousiaste de Rousseau et de l’abbé

Raynal –, mais par pragmatisme, pour relancer l'économie, et avec l'intention sans doute de le supprimer à long terme. C'est ainsi qu'il abolira la traite en 1815. Au même moment, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Suède – ne parlons pas des États-Unis – sont esclavagistes.

T. L. : N'oublions pas la dimension géopolitique : la France et l'Espagne sont alliées, elles contrôlent avec le Mexique, la Louisiane et les colonies tout le golfe du Mexique, dont on veut faire un lac français : l'économie de la canne à sucre est aussi importante que celle du pétrole au XX^e siècle. Dire qu'il y a eu un génocide des Noirs est une aberration ; certes, les généraux français ont employé la manière forte pour réprimer les révoltes d'esclaves, mais ceux qui ont dépassé la mesure ont été châtiés. Celui qui pratique un véritable génocide, anti-Blancs, on oublie de le rappeler, c'est Dessalines, le successeur de Toussaint Louverture à Saint-Domingue, qui massacre près de 5 000 Blancs, femmes, enfants, bébés compris. Napoléon est un homme de son temps : les aspects humains

de la question pèsent peu aux regards des considérations politiques. Mais n'en rajoutons pas : nous avons été longtemps insultés sur le sujet, il y en a assez de cette frilosité qu'on retrouve au plus haut sommet de l'État. Quand la statue de Joséphine a été décapitée à Fort-de-France...

J. T. : Les indépendantistes martiniquais ont réussi ce que la Révolution avait échoué à faire.

T. L. : Cela s'est passé sous les fenêtres du préfet, qui a reçu l'ordre de ne pas intervenir. Aucune suite n'a été donnée. Que je sache, la dégradation d'un monument historique vaut dix ans de prison. Toutes ces réactions dépassent Napoléon. On a bien compris l'objectif : c'est attaquer l'unité nationale, l'amour de l'Histoire, de la patrie, le respect des lois... L'année prochaine va être terrible pour Napoléon !

Qu'est-ce qui n'est pas négociable dans le bilan positif de Napoléon ?

T. L. : Les gens oublient que Napoléon est en eux, même s'ils ne le savent pas. On a beau remanier le Code civil, son plan, sa conception de la société viennent du régime

napoléonien, même si près de la moitié des articles ont été modifiés. Idem pour le droit des contrats.

J. T. : Une certaine conception hiérarchisée de l'État auquel il a apporté des institutions aussi fondamentales que le Conseil d'État, l'Inspection des finances, la Banque de France, les préfets... C'est un héritier, un fils de la Révolution. Les thuriféraires de celle-ci oublient souvent qu'il la prolonge et la termine.

Sur le plan international, il laisse une France surveillée, presque mise au ban de l'Europe, qui n'aura de cesse de reconquérir son rang, en tentant, par exemple, l'aventure coloniale. N'a-t-il pas ainsi entraîné le pays, sur le long terme, dans une voie compliquée ?

T. L. : Il était l'héritier de Louis XIV, d'une France qui se pensait comme superpuissance. Devant la montée en puissance de l'Angleterre à partir de 1700, il a voulu, à la manière française, sur le plan continental, être le dernier à vouloir imposer cette politique. Il a failli y parvenir,

avec une intelligence presque incompréhensible. Puis vient le temps des erreurs, le tournant de l'Empire, où, après 1806, il refuse la paix qu'accepte l'Angleterre, il dicte aux Germaniques une confédération intenable, car trop déséquilibrée en faveur de la France. Mais ce serait un anachronisme de prétendre qu'il a initié la rivalité séculaire franco-allemande. En 1815, la Prusse n'a pas gagné : le vrai vainqueur avec l'Angleterre, c'est l'Autriche de Metternich.

Vous citez dans son portrait cette phrase qu'il prononce à son propre sujet. « Je suis grand pour les grandes choses, petit pour les petites. » Cela résume l'homme ?

T. L. : On voudrait le comprendre avec des sentiments domestiques : il n'a pas été gentil avec Joséphine, il était brusque avec les femmes, il ne pleurait pas en voyant tous ces cadavres sur le champ de bataille, il a eu des mesquineries à l'égard de ses collaborateurs ou de sa famille... Mais le sentiment personnel n'a aucune importance dans son parcours, c'est un homme entièrement

concentré sur son destin. Ce qui fait Napoléon, ce n'est pas son côté humain, mais son côté presque inhumain. Les grands hommes, on ne peut pas vraiment les comprendre. Il n'était pas drôle, il était dépourvu d'humour, il n'avait quasiment pas d'amis, hormis son frère Joseph. On l'aurait sans doute détesté, mais là n'est pas la question.

Quel rapport entretenez-vous avec Napoléon, le grand homme de votre vie ?

J. T. : Ne me demandez pas si j'aime ou si je n'aime pas Napoléon. Je suis froid sur ce sujet. Je n'ai même jamais emmené mes enfants sur le tombeau de l'Empereur. L'historien se doit d'être impartial.

T. L. : Je suis tenté de faire la même réponse. Je n'ai jamais crié « Vive l'empereur ». La seule fois où j'ai été ému aux larmes, c'est à Sainte-Hélène. Quand vous êtes dans la vallée du tombeau où était situé le cercueil de Napoléon avant le rapatriement en 1840, vous voyez ce tombeau vide, où il a été enterré anonymement, et la nature tropicale qui

explose, c'est une claque. J'ai vu des gens
défaillir tant ils étaient émus §

ROMAIN GAILLARD/REA – BIANCHETTI/LEEMAGE